

Roland Recht

L'art à la bonne distance

Le spécialiste de l'art gothique et ancien directeur audacieux des musées de la ville de Strasbourg décrit son métier d'historien de l'art comme tenant tout entier dans « la tension entre les œuvres et les mots, entre le langage et l'image, entre l'émotion et le sens »

ÉTIENNE ANHEIM

Un tableau du peintre italien Giorgio Morandi représentant des bouteilles est accroché au mur. Alain Cuny, qui joue dans *La Dolce Vita* (Palme d'or au Festival de Cannes en 1960) le rôle d'un grand bourgeois cultivé, décrit l'œuvre avec gravité. La caméra de Federico Fellini met ainsi en scène une image sur laquelle l'acteur pose des mots. Et par un redoublement de la mise en abyme, l'historien de l'art Roland Recht, au seuil du documentaire *Roland Recht, la cathédrale et le papillon* (2015), commence par commenter cette scène : « Les objets du tableau ne sont ni leur représentation peinte ni des objets réels. » Ils ont une dimension propre, celle de « l'épaisseur de la pâte ». Les œuvres d'art ne sont ni le monde réel ni sa pure représentation. « Elles existent d'abord dans leur matérialité », dans cet entre-deux qui est le lieu de l'histoire de l'art.

Une telle entrée en matière, dans tous les sens du terme, peut sembler surprenante de la part de ce spécialiste mondialement reconnu de l'art gothique du Moyen Âge. Elle est pourtant emblématique de sa démarche et de sa personne. S'éloigner du monde, s'en rapprocher, sans jamais cesser de regarder et penser en même temps. A ses yeux, le métier d'historien d'art tient tout entier dans « la tension entre les œuvres et les mots, entre le langage et l'image, entre l'émotion et le sens ». C'est un art de la juste distance, qui repose sur l'écart et le mouvement.

ORGANISATEUR EXCEPTIONNEL

La mise en mouvement est précoce. Né à Strasbourg en 1941, dans un milieu modeste, éloigné aussi bien des musées que de l'université, Roland Recht fait peu à peu l'expérience d'un autre monde. Comme il le raconte au *Monde*, il explore à l'adolescence ce qu'il appelle « la bibliothèque des combles », des livres conservés dans le grenier d'un ami de la famille, qui lui en fait don. Cet amour de la littérature, qui le pousse ensuite à lire le Nouveau Roman et à correspondre avec Michel Butor, ne le quitte plus.

Entré en hypokhagne au lycée Fustel-de-Coulanges, il a pour professeur de philosophie le grand critique musical André Tubeuf, qui stimule « sa gourmandise de savoir » et lui fait découvrir Kant mais aussi le compositeur autrichien Alban Berg (1885-1935). La rencontre la plus importante de ces années arrive à l'improviste, comme toujours. A l'université de Strasbourg où il est désormais inscrit, il suit en 1963 les cours de celui qui devient son maître, Louis Grodecki (1910-1982). Ancien conservateur devenu professeur à Strasbourg avant de rejoindre la Sorbonne, cette figure charismati-

que « qui allie le pessimisme et le service de la science » pousse le jeune homme vers l'histoire de l'art médiéval : « Il a orienté mon regard vers des choses que je n'avais jamais regardées. »

Qu'est-ce qu'un maître ? Quelqu'un qui vous fait voir ce qui est devant vous et que pourtant vous ignorez. Elève d'un lycée adossé à son chevet, Roland Recht avoue être passé mille fois devant la cathédrale de Strasbourg sans y prêter attention. L'enseignement de Grodecki la révèle à ses yeux et à ses mots. Son goût premier pour l'architecture vient de cette fascination pour la nomination des parties de ces édifices engloutis dans le temps mais auxquels nous attachent d'invisibles chaînes. « C'est pour comprendre ce qui nous relie au passé » qu'il s'engage dans la carrière universitaire et devient assistant de Grodecki en 1967.

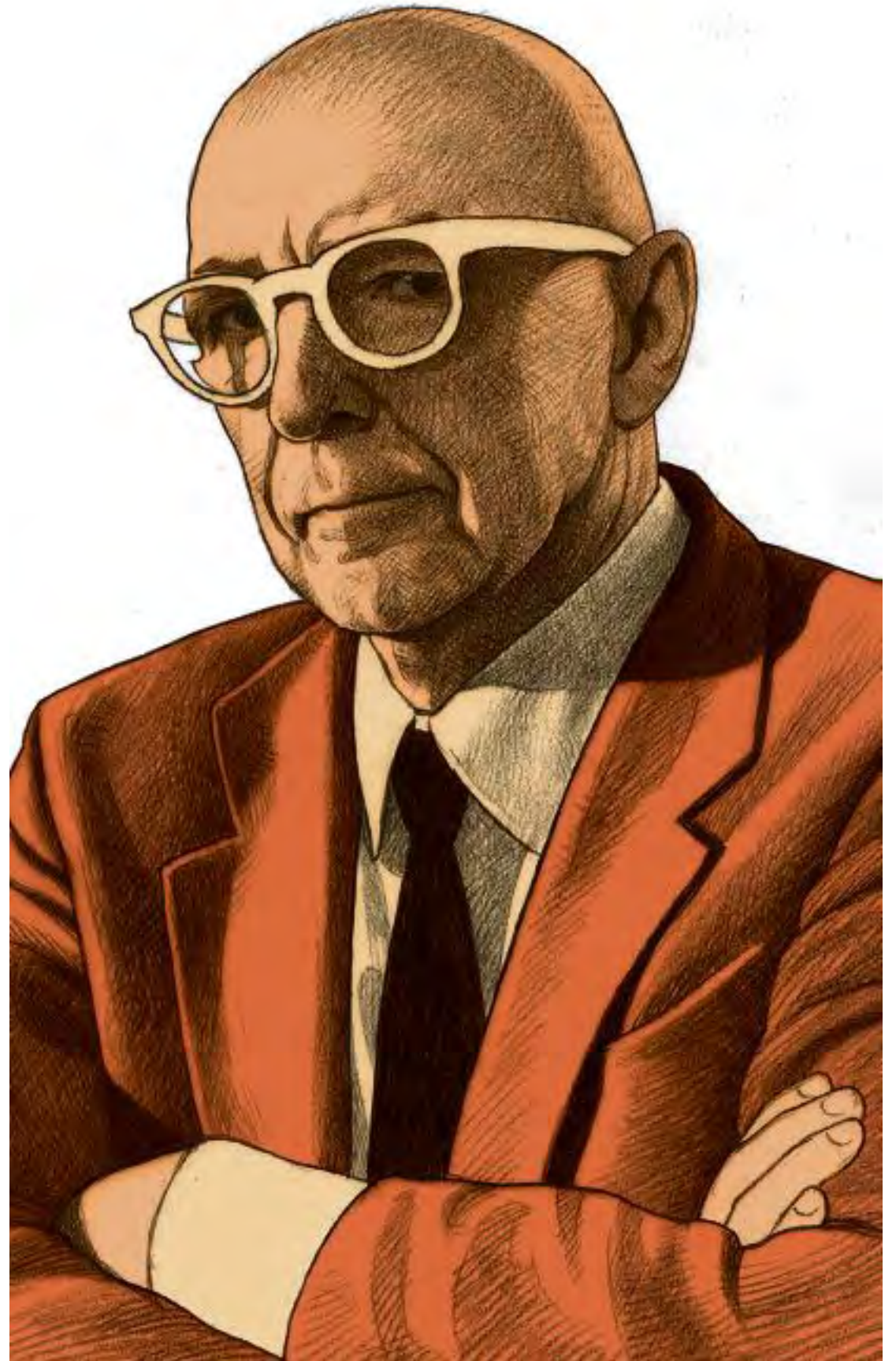
Ses recherches portent d'abord sur l'architecture gothique en Alsace, puis sur la sculpture dans la vallée du Rhin à la fin du Moyen Âge. Mêlant à une immense érudition la lecture de Bourdieu ou de Foucault, il devient professeur à l'université de Dijon en 1979, avant d'accepter en 1986 la direction des musées de la ville de Strasbourg. Il faut connaître la séparation presque étanche entre la carrière de conservateur et celle d'universitaire en France pour mesurer la portée de ce choix. Il n'a pas été toujours bien accueilli par ses nouveaux pairs. Un collègue conservateur lui glisse : « Je ne comprends pas, vous êtes médiéviste et vous allez vous occuper d'art contemporain ! » Il se révèle un organisateur exceptionnel, imaginant des expositions qui ont fait date, comme, en 1988, « Saturne en Europe », qui confrontait des créateurs contemporains à la tradition artistique, ou, en 1991, celle des dessins de l'artiste contemporain Giuseppe Penone.

Il procède à des acquisitions majeures et audacieuses, comme des œuvres de Georg Baselitz, Eugen Schönebeck, Christian Boltanski ou Marcel Broodthaers (1924-1976) et lance le projet du musée d'art moderne et contemporain. A cette époque, Roland Recht, nommé par un maire de droite, est « réputé de gauche », comme il le dit lui-même. Pourtant, lassé d'attendre une décision claire concernant le nouveau musée, c'est sous le mandat de la maire socialiste Catherine Trautmann qu'il démissionne avec fracas en 1993.

Il retourne à sa chaire de professeur, non sans avoir dénoncé la situation dans une tribune

« L'histoire de l'art est la plus mélancolique des sciences humaines. Elle médite sur les restes du temps, saisit quelque chose de proche dans ce qui est en train de s'éloigner toujours davantage »

célebre dans *Libération*, rappelant qu'« un musée, ça se mérite ». Le journal lui confie alors une chronique sur l'art contemporain, qui tient une place si importante dans sa réflexion : « L'art contemporain marque ceux qui le détestent comme ceux qui le défendent, car on regarde les œuvres anciennes à partir de son temps. » A la suite d'un changement de direction, il quitte le journal, de même que, quelques années plus tard, *La Tribune de l'art*, où il était éditorialiste. « J'ai souvent claqué la porte »,



THOMAS EHRETSMANN

s'amuse-t-il. Son engagement véritable est culturel et intellectuel, il n'en est pas moins très politique. Depuis sa lutte de jeunesse contre le « nationalisme artistique », qui a fait des études sur l'Alsace un champ de bataille de la rivalité franco-allemande, jusqu'à « Laboratoire d'Europe. Strasbourg 1880-1930 », la grande exposition de 2017-2018 qu'il organise avec Joëlle Pijaudier-Cabot, il ne cesse de réfléchir à l'idée d'Europe, de part et d'autre du Rhin.

DISCIPLINE SATURNIENNE

Dans le même temps, il écrit des ouvrages de référence, *Le Dessin d'architecture* (Adam Biro, 1995), puis *Le Croire et le voir* (Gallimard, 1999) consacré aux cathédrales gothiques, avant d'être élu en 2001 au Collège de France. De l'Alsace à la capitale, c'est un nouvel écart, même s'il avoue « aimer beaucoup Paris, comme tous les romantiques ». Il y poursuit ses recherches historiques mais aussi historiographiques, sur l'histoire de l'histoire de l'art. « L'historiographie est essentielle, elle évite l'illusion du regard vierge sur l'objet », explique-t-il récemment à Agnès Callu dans *L'Historien de l'art : Conversation dans l'atelier* (L'Atelier contemporain, 2018). Elle permet « de se défendre de la naïveté du contact direct avec l'œuvre ». On n'est pas surpris d'entendre Roland Recht dire que « l'histoire de l'art est la plus mélancolique des

sciences humaines », et d'ajouter : « Elle médite sur les restes du temps, saisit quelque chose de proche dans ce qui est en train de s'éloigner toujours davantage. »

Sans doute l'art contemporain équilibre-t-il chez lui la pratique de cette discipline saturnienne qui traverse le fleuve des siècles. Et une fois encore, le cinéma vient à son secours. Il évoque le hors champ de Jean-Luc Godard comme méthode : pour comprendre l'œuvre d'art, il faut restituer tout ce qui était autour d'elle et qu'on ne voit plus. De même, l'œuvre de Roland Recht ne s'éclaire qu'à l'aide de ce qui n'apparaît pas dans ses livres mais qui pourtant est présent – la littérature, le cinéma, l'art contemporain ou les paysages de la forêt vosgienne. Tout ce qui est tenu à distance mais ne cesse de travailler. Car la distance, chez lui, n'est pas la froideur. C'est une éthique marquée par le refus de se laisser emporter par le courant, une pudeur qui n'exclut pas l'humour, un romantisme qui ne cède pas à la mystique de l'art mais préfère la clarté de la parole et du regard. Entre passé et présent, entre France et Allemagne, entre passion et raison, Roland Recht ressemble au passeur d'Apollinaire, incarnation poétique de ce Rhin qu'il a si souvent traversé : « Passeur passe jusqu'au trépas/Les bacs toujours s'en vont et viennent/ Et les chaînes qui les retiennent/Dans l'eau claire ne se voient pas. » ♦

MUSIQUE



Ian Bostridge.

© SIM CANETTY-CLARKE

OPÉRA DU RHIN

Ian Bostridge remplace Yann Beuron

Il devait tenir l'affiche, le 23 mai prochain, à l'Opéra du Rhin dans le cadre d'un récital : Yann Beuron a dû malheureusement annuler ce rendez-vous. Il sera remplacé par le ténor britannique Ian Bostridge qui se produira dans un programme consacré à Franz Schubert (*Schwanengesang* D. 957) et Beethoven (*An die ferne Geliebte*, op. 98). Habitué des scènes internationales, Ian Bostridge sera accompagné au piano par Saskia Giorgini. Mercredi 23 mai à 20 h, à l'Opéra de Strasbourg. www.operationaldurhin.eu

THÉÂTRE

STRASBOURG

Le département qui n'existe pas

Utopie au sens strict, le 99 est un département français qui n'existe pas. Dernier dans la liste de numéros que propose l'administration française pour déterminer le lieu d'origine des individus, il concerne toute personne, française ou non, née à l'étranger. Les natifs du 99 seraient donc des êtres sans territoire, regroupés par un terme qui ne leur laisse aucun point commun à revendiquer, sinon l'ailleurs et l'altérité. Ces deux notions n'étant pas pour lui déplaire, le rappeur Marc Nammour interroge les sens politique et poétique du numéro 99. Sans passant à présenter et sans peur devant l'altérité, les instruments et les voix puisent dans des temps, des langues, des régions du monde, des frontières, même barbelées, ne pourront empêcher les croisements, les influences et l'enrichissement mutuel. Un projet où rap, musique électronique et jazz se mêlent aux accords d'instruments comme le santur irakien ou la flûte bansuri indienne. Avec Marc Nammour et les musiciens Rishab Prasanna, Lorenzo Bianchi-Hoesch, Jérôme Boivin et Alir ElSaffar les 16 et 17 mai à 20h en salle Koltès au TNS.

CONFÉRENCE

STRASBOURG

« Mai 68, 50 ans après »

La prochaine rencontre de Savoirs en partage, manifestation organisée par les Presses universitaires de Strasbourg en partenariat avec la Bibliothèque nationale et universitaire, revient sur Mai 68, mais version alsacienne. Que faire de la mémoire de l'événement vécu dans l'écriture de l'histoire ? Comment articuler mémoire collective et souvenirs personnels ? De quelle manière restituer l'ampleur de la mobilisation ? Comment, en 1968, la contestation étudiante s'est-elle articulée à la contestation sociale ? Autant de questions abordées par Geoffrey Ginst, Benoit Wirmann, commissaires de l'exposition « Mai 68 en Alsace », et deux acteurs de la mobilisation étudiante et ouvrière du printemps 68 à Strasbourg et à Mulhouse Jean-Claude Richez et Bernard Engasser. Le 17 mai de 18h30 à 20h à l'Auditorium de la BNU, à Strasbourg. Entrée libre. <http://pus.unistra.fr>

HISTOIRE DE L'ART Un ouvrage à paraître jeudi

Roland Recht en trajectoires multiples

Professeur honoraire au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, ancien directeur des Musées de Strasbourg, médiéviste réputé autant que fin connaisseur d'art contemporain : Roland Recht déroule toute sa riche carrière dans un passionnant livre d'entretiens.

Il a accepté de jouer le jeu. De parler de lui. Mais pour mieux évoquer tout ce qui le passionne et a construit sa vie. Il est donc essentiellement question d'histoire de l'art, d'architecture médiévale, de rencontres professionnelles, de son expérience du monde de l'université comme de celui des musées, ou encore du Collège de France et de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, dans ce volumineux livre d'entretiens menés par l'historienne et historienne de l'art Agnès Callu. Intitulé *L'historien de l'art : conversation dans l'atelier*, il est publié chez l'excellent éditeur strasbourgeois L'Atelier contemporain.

« Je n'ai pas vraiment cédé aux sirènes de la peuplisation. On n'apprendra rien sur ma vie privée », confie un Roland Recht narquois. On s'en doutait bien en creux, sur une pleine double page. On y découvre son bureau, son « atelier », vide de sa personne, mais où se déploie sa vaste bibliothèque et s'accumulent quelques piles de documents. Au fond, une fenêtre dans l'encadrement de laquelle apparaît la silhouette d'une église médiévale, rappelant combien l'architecture sacrée a été au cœur de la réflexion du médiéviste strasbourgeois.

Des vitrines brisées de *L'Humanité* à la direction des Musées de Strasbourg

Une vie privée donc passablement occultée, mais qui ne fait pas l'économie d'un regard porté sur une enfance solitaire, dans l'immédiat après-guerre, à Koenigshtoffen, alors « quartier plus que modeste, pauvre même ». On y découvre aussi un adolescent passionné de lecture et de cinéma, aux parents divorcés (situation rare à l'époque), à l'écoute du vacarme du monde. Au point, en novembre 1956, d'aller jeter des pierres contre la vitrine du journal



Les dessins d'architecture du Moyen Âge, dont Strasbourg possède la plus grosse collection au nord des Alpes, ont nourri le travail de Roland Recht. PHOTO ARCHIVES DNA



Roland Recht, en septembre 2017, durant l'accrochage de l'exposition *Strasbourg, Laboratoire d'Europe*, au musée d'art moderne de Strasbourg, qu'il cosigna avec Joëlle Pijaudier-Cabot, alors directrice des Musées de Strasbourg. PHOTO DNA - MICHEL ERLSON

L'Humanité, à Strasbourg, pour protester contre la sanglante répression par l'Armée Rouge dont Budapest était victime. La guerre d'Algérie et la lecture de *La Question*, d'Henri Alleg, interdit en France mais dont il obtiendra un exemplaire d'une édition suisse, contribueront également à marquer une conscience politique ancrée à gauche. « Quand j'ai été nommé à la tête des Musées de Strasbourg, en 1986, certains avaient prévenu le maire, Marcel Rudloff : "Attention : vous avez mis en place un homme de gauche" », s'amuse-t-il aujourd'hui.

Menée par Agnès Callu, d'une impressionnante érudition qui inclut également une parfaite connaissance des travaux de Roland Recht, cette série de

sept entretiens n'a rien d'un échange verrouillé, d'un entretien excluant quiconque ne serait pas passé par l'Institut national d'histoire de l'art ou l'École des chartes. Il éclaire la trajectoire d'un des grands médiévistes français dont le champ d'intervention dépasse cependant de loin la seule étude de l'art du Moyen Âge. Son rapport à l'art contemporain, son engagement dans la création de son temps qui a marqué ses huit années à la direction des Musées de Strasbourg ne sauraient être passés sous silence. « Ce fut la période la plus heureuse de ma carrière », dit-il. Affirmation qui peut étonner sachant qu'il avait fini par démissionner, en 1993, reprochant à la municipalité un manque de clarté tant sur le projet du futur musée d'art moderne que sur le soutien aux autres musées du réseau.

« Je n'avais obtenu aucune garantie sur ces questions-là. Je suis donc parti plutôt que de me retrouver dans une situation opaque, explique Roland Recht. Mais en elle-même, l'expérience des Musées de Strasbourg m'a ravi. Elle m'a permis de faire de l'histoire de l'art d'une façon complètement différente, dans un rapport direct à l'objet, notamment au travers d'expositions comme *Les Bâtisseurs de cathédrales* ou *Saturne en Europe*. Et cela, c'est fantastique ! Sans oublier les relations nées des invitations faites à des artistes contemporains, des gens comme Penone, Sarkis, Parmiggiani ou encore Anselm Kiefer. » Très significatif : la couverture du livre n'est pas illustrée par un dessin d'architecture de la cathédrale de Strasbourg ou une sculpture de Nicolas de Leyde, comme on aurait pu s'y

SA PLUS GRANDE SATISFACTION...

Ce fut, dit-il, dans sa longue et riche carrière, la période qui le combla le plus : celle où il occupa la direction des Musées de Strasbourg. « S'il s'était agi de Marseille ou d'une autre ville, je n'aurais probablement pas franchi le pas et passé du monde de l'université à celui des musées. On m'a d'ailleurs fait comprendre, à mon arrivée aux Musées de Strasbourg, notamment du côté des Musées de France, que je n'étais pas du sérail. En France, les deux mondes sont très cloisonnés et c'est bien dommage », commente Roland Recht. Il n'empêche, de son passage dans le réseau muséal de la capitale alsacienne, il a gardé « le meilleur souvenir de toute ma carrière ». L'une de ses plus grandes satisfactions. « peut-être même la plus grande », aura été d'enrichir de façon conséquente les collections municipales à travers les donations François Schlaegter et Othon Kaufmann, du nom de deux collectionneurs d'origine allemande installés à Strasbourg et qui s'étaient déjà montés prodigés envers le Louvre. « À mon arrivée, ils étaient en froid avec les Musées et la Ville de Strasbourg. J'ai pu rétablir un climat de confiance. Ils avaient ce magnifique Canaletto que convoitait le Louvre. J'ai pu obtenir de la Ville, en urgence, qu'elle débloque la somme nécessaire à son acquisition, à un prix très correct, et qu'ils nous cèdent de leur côté plusieurs tableaux italiens anciens. Au final, en deux séquences successives, nous leur avons acheté cinq œuvres et en parallèle ils nous en ont donné 17. Je suis très fier de ce résultat. »

En quelques dates

- 1941 : naissance à Strasbourg.
- 1963 : s'oriente vers l'histoire de l'art.
- 1979 : nommé professeur des universités, il occupe la chaire d'histoire de l'art de l'université de Dijon.
- 1986 : prend la direction des Musées de Strasbourg.
- 1989 : *Les Bâtisseurs de cathédrales*, exposition au large retentissement.
- 1993 : démission de son poste de directeur des Musées de Strasbourg, réintègre le milieu universitaire (Strasbourg).
- 1997 : directeur de l'Institut de l'histoire de l'art (université de Strasbourg).
- 2001 : entre au Collège de France.
- 2003 : entre à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
- 2012 : exposition Nicolas de Leyde au musée de l'Œuvre Notre-Dame.
- 2017 : cosigne l'imposante exposition *Laboratoire d'Europe. Strasbourg, 1880-1930*.

attendre, mais par une œuvre toute en précieuse délicatesse du plasticien Hubert Duprat qui sollicite l'habileté constructive d'une larve de trichoptère. Cette exceptionnelle carrière le mènera au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. « Au contraire de l'Académie française ou de celle des Beaux-Arts, le Collège de France et les Inscriptions et Belles Lettres sont deux institutions où vous ne candidatez pas mais êtes appelé par les membres déjà en place », précise-t-il.

Le charisme de Louis Grodecki

Mais cette riche trajectoire est également tissée de multiples rencontres. La plus décisive sera sans nul doute celle de l'historien de l'art Louis Grodecki, qui enseigna à Strasbourg de 1961 à 1970, et dont il deviendra par la suite l'assistant. Alors étudiant en lettres, mais de moins en moins convaincu par ce choix, Roland Recht, au hasard d'une recommandation, pousse la porte d'un cours de Grodecki : « Il portait sur l'architecture médiévale. Ce fut une illumination ! J'y ai découvert une discipline inconnue, puisqu'elle ne faisait pas partie du cursus d'un bachelier, et un maître qui parlait de l'art d'une façon éblouissante ! » De cette étincelle jaillira la flamme. À l'issue du cours, le jeune Roland Recht décidait de s'engager dans la voie de l'histoire de l'art. Au regard de la trajectoire accomplie, on peut considérer que le choix fut judicieux. ■

SERGE HARTMANN

► *L'historien de l'art : conversation dans l'atelier*, édité à L'Atelier contemporain, 325 pages, 25 €. En librairie dès le 17 mai.

TTE-RTE 06

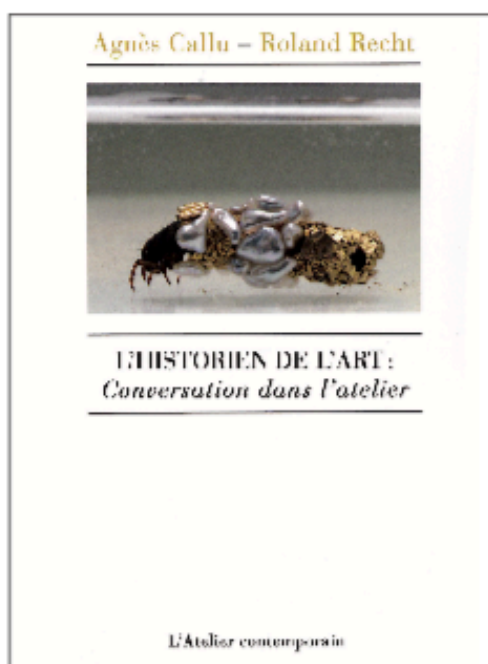
entièrement brute » qui « faisait peur » à l'Antoine Roquentin de *La Nausée*, et l'on ressent parfois, cette sorte de fascination du travail de la mort, au sein même de la vie, qui transparaît dans certains dessins.

Mario Guastoni

L'Historien de l'art, conversation dans l'Atelier

Agnès Callu et Roland Recht

L'Atelier contemporain, Strasbourg, 2018



L'écrivain sicilien Giuseppe Tomasi di Lampedusa affirmait que chaque être humain devrait rassembler et raconter, par l'écriture, ce qu'il a pu vivre et connaître. Ce travail permettrait, à défaut de chefs-d'œuvre façon Rousseau, Stendhal ou Proust, de constituer les archives de l'humanité. La même idée a été défendue en 1942 par Savinio dans son livre *Narrate, uomini, la vostra storia*. Sur la base de cette même idée, le récit à deux voix de Roland Recht et d'Agnès Callu, historien et historienne de l'art, offre, à la compréhension du foisonnement artistique de la deuxième partie du XXe siècle, le parcours singulier d'une vie. Professeur des universités, membre de l'Institut et du Collège de France, Roland Recht a été, entre autres, directeur des Musées de Strasbourg, critique et historien d'art, commissaire d'expositions. Quoique médiéviste de formation, il a également défendu l'art contemporain, s'intéressant, en particulier, aux artistes italiens de l'Arte

Povera. Sans jamais tomber dans l'anecdotique de la vie privée, son socratique dialogue avec l'ancienne élève des Chartes éclaire sa toute première éducation, signale ses lectures de jeunesse, rend compte de son rapport au théâtre et au cinéma, bref, révèle tout ce qui a formé l'homme, donnant ainsi des clés pour comprendre les raisons de certains de ses choix, le contexte de ses opinions, voire de quelle façon il en arrive à juger, aujourd'hui, ses écrits des années passées. Spontané et sincère, il se prête, avec une bonne dose d'humilité, à cet exercice qui consiste à dévoiler la relativité humaine d'un Je d'intellectuel, lequel est toujours amené à s'exprimer de façon impersonnelle, de par le caractère même de son engagement dans un savoir spécifique. Dans des pages fort savoureuses, on apprend qu'il a été *boyscout*, - excellent rite de passage pour accéder à l'âge adulte -, ou qu'il a voulu réveiller la curiosité pour l'art moderne chez les strasbourgeois, ses concitoyens. On découvre qu'il a en lui, à l'en croire, un certain « inconscient romantique » qu'il voit également à l'œuvre chez les artistes du XXe siècle, etc. S'exprimant librement, sollicité par les interrogations stimulantes de sa plus jeune collègue, en dehors de la dimension structurée exigée par le texte écrit, Roland Recht livre même ce qu'il pense de l'étude de l'histoire de l'art telle qu'elle est pratiquée dans les universités françaises. Il ne dissimule pas, non plus, son opinion face à la dérive de la muséographie entraînée, en France, par le Louvre-Abou Dhabi et par la création de l'agence France-Museum. Le livre mêle ainsi un regard rétrospectif, une analyse critique du travail culturel, et un militantisme passionné pour un renouvellement des outils théoriques nécessaires à une réforme de l'enseignement de l'histoire de l'art.

Giovanni Lista

Les Soulages du Musée Fabre

Pierre Encrevé

Éditions Gallimard, Paris, 2018

Cette nouvelle édition, au texte inchangé, de l'ouvrage publié il y a tout juste dix ans, permet de relire les analyses formelles, tout à fait fines, de l'auteur qui a su introduire au travail du maître de l'outre-noir, l'un des peintres les plus énigmatiques de notre temps. En allant vers une sorte de degré zéro du pictural, Soulages a intégré la réalité physique